

# La Domination allemande en Belgique.

Roberto J. **PAYRO**

# EL ALBVM DE LA VICTORIA



ESTA OBRA SE HA HECHO  
BAJO LA DIRECCIÓN  
LITERARIA DE ALBERTO  
GERCHUNOFF, Y LA DIRECCIÓN  
ARTÍSTICA DE AARÓN BILIS  
EN MCMXX.

E. DANON, EDITOR  
BUENOS AIRES

## **PRELUDES.**

I.

De retour de Hollande et avant de quitter la Belgique, monsieur Paulino Llambi Campbell, alors

secrétaire de la Légation argentine locale, m'a adressé un petit mot me conseillant, au nom d'un autre diplomate argentin (N.d.T. : vraisemblablement Alberto BLANCAS <sup>(1)</sup>), de m'empressez de franchir la frontière belge et de me mettre hors de portée des Allemands, car il savait de bonne source que les autorités d'occupation s'apprêtaient à me jouer un mauvais tour, irritées par mes articles dans **La Nación** de Buenos Aires et par l'effet que la révélation de leurs procédés avait engendré dans l'esprit généreux de mes compatriotes. (N.d.T. : <sup>(2)</sup>)

C'était au mois de ... (N.d.T. : probablement avant octobre 1915)

Je remerciai, comme il se doit, pour une information si utile mais résolu de ne pas suivre le conseil, reconnaissant néanmoins avec gratitude pour son excellente intention.

*- Il est évident – pensai-je – que les Allemands souhaitent se débarrasser d'un témoin aussi gênant, surtout parce qu'il a derrière lui un organe aussi important et ayant autant d'impact que **La Nación**. Mais le plus aveugle verrait qu'ils tentent d'y parvenir sans faire beaucoup d'efforts et que, pour atteindre leur objectif, ils se servent de cet avertissement charitable, formulé par des personnes au-dessus de tout soupçon et qui me veulent du bien. Comment ces dernières auraient-elles pu savoir que les Allemands envisageaient des poursuites s'ils ne le leur avaient pas dit, en*

*étant intentionnellement indiscrets ? Alors, si ces personnes avaient fait leur devoir en m'avertissant, quel était dès lors le mien ? Voilà mon problème.*

J'étais resté en Belgique parce que je considérais que c'était le poste où je pouvais être réellement utile à mon journal et à mes convictions (**N.d.T.** : il était plutôt socialiste), sans me leurrer sur les désagréments et les possibles dangers, mais sans dramatiser non plus les uns ou les autres. Ma famille ne voulut même pas envisager de me laisser seul, comme je le souhaitais, même si je lui laissais, à dessein, entrevoir la perspective de périls et de privation.

La situation n'avait pas le moins du monde changé. L'avertissement concrétisait, simplement, mes prévisions et mon devoir de journaliste, celui de témoin impartial ne cessant pas pour autant. Je ne pouvais, ne devais pas fuir devant un fantôme, considérant comme chimérique cette crainte d'assister à tant de choses terribles (**N.d.T.** : exécution d'Edith Cavell, ...), ou condamnables par la suite. Mon devoir était de rester.

*- Ils ne sont pas très psychologues – me suis-je dit—. Si je prends l'avertissement au sérieux et que je m'enfuis en me croyant poursuivi, personne ne pourra croire que l'on m'a menacé ; et, si je le dis, afin d'expliquer ma fuite, ils nieront, a fortiori que c'est vrai. Ils ne sont pas très psychologues lorsqu'ils supposent que cela n'aurait pas sauté immédiatement aux yeux de tout le monde. Bah !*

*Ils disposent d'une arme irrésistible : si je les dérange tellement, ils n'ont qu'à me faire conduire à la frontière en tant que « indésirable » et ils seront dans leur droit.*

J'ai donc continué à travailler, faisant ample moisson de faits et d'observations, d'études et de critiques, luttant contre la fatigue croissante et l'énervement inévitable, même pour les plus flegmatiques dans une ville assiégée – pire encore ! –, envahie par l'ennemi. Dans la ville assiégée, l'encerclement s'arrête au pied des fortifications ; dans celle qui est envahie, il se prolonge à l'intérieur même des foyers.

Je veux dire que, pendant un temps, j'ai dû me borner à griffonner des notes et des observations en ne rédigeant que partiellement une version définitive, ce qui ne m'affligeait alors pas outre mesure car je n'avais aucun moyen sûr pour faire sortir ma correspondance.

Avaient en effet succédé aux honnêtes porteurs que l'on trouvait au début (**N.d.T.** <sup>(3)</sup>) et qui étaient dignes de confiance, malgré les multiples dangers de leur expédition, une flopée d'exploiteurs sans scrupules, qui prenaient les lettres, se faisaient largement payer leur acheminement, passaient quelques jours tapis dans quelque coin et, ensuite, réapparaissaient tout fiers, narrant des aventures et se vantant d'exploits, afin d'attirer de nouveaux imprudents qui leur rempliraient candidement les poches.

J'ai, malgré tout, tenu mes notes à jour et en ai mis au net une bonne partie.

Dans l'intervalle, une après-midi où je me rendais à une réunion avec mon cher ami le ministre de ... (**N.d.T.**<sup>(4)</sup>), j'ai vu à ses côtés un de ses collègues, un jeune homme distingué, avec qui j'avais sympathisé lors de l'une de nos rares rencontres. (**N.d.T.**<sup>(5)</sup>)

- *J'avais demandé à mon collègue – me déclara-t-il – votre adresse (**N.d.T.** : 327 avenue Brugmann à Uccle) afin d'aller vous rendre visite, lorsque j'ai appris que j'allais vous rencontrer ici aujourd'hui. Je dois vous parler de quelque chose de grave.*

- *Je suis à votre disposition.*

Me prenant à part, il ajouta :

- *Je sais par une personne, en qui j'ai confiance, que les Allemands vous cherchent (**N.d.T.**<sup>(6)</sup>). Ils vous auraient déjà appréhendé s'ils n'étaient pas dans la dubitative, à cause d'une personne portant le même nom que vous et qui, récemment, a quitté Bruxelles.*

*Mais ne vous faites pas d'illusions car ils poursuivront leur enquête. Prenez en temps utiles les mesures que vous jugerez adéquates. Il semble que des banquiers et de gros commerçants de Buenos Aires se soient plaints que l'on vous laisse ici les coudées franches et ont réclamé que vous soyez sanctionné pour une propagande qui leur porte préjudice. Je vous en informe, en raison de la profonde sympathie que*

*vous m'avez inspirée dès le début.*

*Mais ne perdez pas une minute ; pendant que nous parlons, ils sont peut-être déjà sur votre piste.*

(1)

Je le remerciai avec effusion de cette marque d'amitié et le tranquillisai en lui disant que je ferais tout ce qui était nécessaire pour ne pas tomber dans le piège.

Mais la seule possibilité consistait à ne rien faire. La situation n'avait pas changé, cette fois non plus. En fait, elle avait changé – pour autant que l'alerte fût fondée –, dans la mesure où – si j'abandonnais la partie et que j'allais solliciter mon passeport – cela équivaldrait à me livrer pieds et poings liés, et que si j'essayais de sortir du pays à la sauvette, cela reviendrait à me déclarer coupable. Le seul problème subsistant consistait à savoir si je cachais mes papiers ou pas. J'avoue que, dans un premier temps, je les ai cachés. Mais je n'ai pas tardé à réagir et j'ai considéré que le procédé était peu digne et pas fort viril. J'avais écrit au grand jour, sous ma signature, assumant toutes les responsabilités de mes actes. Il n'était plus temps de les fuir et d'autant moins que tout ce que j'avais envoyé avait été publié (**N.d.T.**<sup>(7)</sup>) alors que, en droit, on ne pouvait pas me sanctionner pour des manuscrits qui, en raison de la langue dans laquelle ils étaient rédigés, n'étaient pas susceptibles de perturber l'ordre public ni de porter préjudice aux intérêts de l'occupant. Et les papiers

regagnèrent tranquillement mon bureau, où ils ont engendré une nombreuse progéniture, si pas belle pour le moins forte et saine. Lorsque se produisit ce que je vais raconter, ils constituaient – permettez-moi de le dire – une considérable somme de travail.

## LA PERQUISITION.

### II.

J'étais revenu depuis peu d'un émouvant pèlerinage au calvaire belge qui comprenait les provinces de Namur et de Luxembourg (**N.d.T.**<sup>(8)</sup>) et je m'employais à relater fébrilement toutes les horreurs vues et entendues lorsque, le 22 septembre 1915, peu avant 8 heures du matin, trois personnes se présentèrent à la maison, demandant après moi. Par un extraordinaire hasard, qui ferait croire à de la télépathie, s'il ne s'agissait de la fièvre de la production, j'étais déjà levé et affairé à mon écritoire.

- *Il me semble que ce sont des Allemands* – me dit Maria Ana (**N.d.T.** : son épouse) à travers la porte.

Croyant qu'il s'agissait de quelque blague et que ce serait un ami, je descendis tranquillement à la salle-à-manger où m'attendaient les individus en question.

L'un d'eux était grand, blond, mince, nerveux,



la moustache taillée en brosse, d'un âge plus avancé. Le deuxième, également grand mais pas autant que le premier, large d'épaules, complètement glabre et à la chevelure noire, aurait pu passer pour un Nord-Américain. Le troisième, gros, aux jambes courtes, à la moustache fournie, aux cheveux foncés, au nez arqué, accusait des traits de Juif.

Le grand blond qui, comme je l'ai appris ultérieurement, était le commissaire politique Scherer, me dit, en me présentant une grande carte protégée par une pellicule en celluloïde transparent :

- *Je suis commissaire de police allemande. Voici ma carte d'accréditation. Nous venons effectuer une perquisition.*
- *Savez-vous que je suis citoyen argentin ? – demandai-je.*
- *Oui, monsieur.*
- *Et ne croyez-vous pas que cette perquisition ne devrait se faire qu'en présence du représentant de mon pays ?*
- *Non, monsieur.*
- *Etant donné que je ne peux pas m'y opposer, procédez donc.*
- *Où se trouve votre bureau ?*
- *Au premier étage. Vous pouvez me suivre.*



A peine arrivé dans le bureau, Scherer me demanda :

- *Où se trouve votre correspondance ?*

Je lui indiquai les rayonnages du bas d'une étagère, bourrés de dossiers.

- *Ici.*

Il les prit et se mit à les examiner attentivement, pendant que les deux autres faisaient main basse sur les écrits éparpillés sur l'écritoire et ma longue table de travail.

Bien sûr, je les laissai faire, sans dire un seul mot et, me carrant dans un fauteuil, j'allumai une cigarette en suivant avec une tranquille attention les opérations des agents de police. Je dois avouer que ma tranquillité était plus apparente que réelle, car je connaissais les procédés de l'"occupant". Celui à la tête de *yankee*, en me voyant fumer, me demanda poliment la permission d'en faire autant.

- *Etant donné que je fume – dis-je –, je n’y vois pas le moindre inconvénient ...*

Tout en fumant, il poursuivit l’examen, avec une profonde attention et une scrupuleuse minutiosité, comme les deux autres.

En voyant que l’on m’avait servi le thé sur la grande table, je déplaçai le plateau vers mon coin et commençai à le boire en affectant le calme le plus complet.

Les agents mettaient à l’écart mes papiers sur divers tas, selon qu’ils leur attribuaient ou pas de l’importance et, de temps à autre, ils me posaient des questions sur le contenu de quelques manuscrits – des projets de travaux futurs, n’ayant rien à voir avec la guerre (**N.d.T.**<sup>(9)</sup>) –, qu’ils laissèrent à leur place. Ils ne devaient, assurément, avoir que de vagues notions de la langue espagnole – pour autant qu’ils en eussent – mais leur flair de fins limiers palliait cette lacune, car ils ne laissèrent rien échapper de ce qui pouvait me compromettre.

La perquisition dura quelques deux heures et ils mirent de côté quelques kilos de papier manuscrit, des notes dactylographiées, personnelles et d’autrui, divers livres et brochures, des exemplaires de quotidiens français et anglais – qui m’avaient coûté leur pesant d’or –, des numéros de **La Libre Belgique** (**N.d.T.**<sup>(10)</sup>), cauchemar de la police allemande, plusieurs caricatures très mauvaises et antérieures à

l'occupation, le papier carbone utilisé de la machine à écrire, mon carnet d'adresses, une photographie des espions allemands à Bruxelles (**N.d.T.** <sup>(11)</sup>) qu'ils avaient eu la bêtise de faire réaliser d'eux en groupe,



Espions allemands, opérant à Bruxelles, qui s'étaient fait photographier en corps.  
Des reproductions de la photographie furent tout de suite vendues en cachette à Bruxelles.

des échantillons de poudre française et anglaise que je conservais par curiosité, quelques-unes de ces capsules en forme de monnaie perforée comme de l'ébonite, dont on se servit pour les incendies, et une carte de visite avec le titre de rédacteur de **La Nación** de Buenos Aires.

- *N'avez-vous pas d'autre bureau dans la ville ?*  
– me demanda Scherer.
- *Non, monsieur.*
- *Ni d'autres papiers dans la maison ?*
- *Non. Comme vous pouvez le voir, je n'ai*

*absolument rien caché.*

- *En effet. Mais votre fils ...*
- *Il a quelques livres et papiers, bien sûr.*
- *Est-il dans la maison ?*
- *Oui, monsieur, voulez-vous le voir ?*
- *Pas pour le moment.*

La perquisition se poursuivit un quart d'heure de plus, au cours duquel ils entreprirent d'examiner les livres de la bibliothèque, les objets qu'il y avait sur la cheminée et tout ce qui se trouvait dans un secrétaire.

- *Ein schot ! – s'exclama le Nord-Américain, en montrant une balle de fusil allemand que m'avait donné le docteur X ... au début de la guerre.*

Scherer l'examina et la laissa sur le secrétaire avec un geste d'indifférence.

Ils feuilletèrent attentivement un album où j'ai rassemblé une collection de cartes postales relatives à la guerre et à ses ravages ; ils en ont retiré la photographie des espions que j'ai déjà mentionnée, plusieurs caricatures, etc., mais ils me l'ont laissé après avoir déclaré :

- *Privatkollection.*

Scherer m'a demandé ensuite :

- *Où se trouve le bureau de votre fils ?*
- *Au deuxième étage. Si vous voulez monter, il vous conduira.*

Je l'appelai. Scherer et le *Juif* montèrent, pendant que le *Nord-Américain* restait avec moi,

sans doute afin de me surveiller, comme garde-chiourme.

- *C'est l'heure à laquelle j'ai l'habitude de changer de vêtements. Me permettez-vous d'aller le faire ?* – lui demandai-je narquoisement afin de lui laisser voir que je comprenais la raison de sa présence.
- *Votre chambre se trouve-t-elle à côté de cette pièce ?*
- *Oui.*
- *Faites donc.*

Je me retirai, certain qu'ils n'allaient pas me laisser, comme je l'avais supputé dès le premier instant. Et je me vêtis chaudement, me souvenant que les premières nuits de la *Kommandantur* avaient été cruelles, en période de grand froid, pour ceux qui y avaient été conduits avant moi. Et ce matin-là était exceptionnellement *cru* pour la saison. Scherer, qui était sorti avec Roberto (**N.d.T.** : fils aîné), monta au deuxième étage après avoir jeté un coup d'oeil à ma chambre-à-coucher avoir ouvert une garde-robe, qu'il referma sans la fouiller. Bien qu'il visitât toutes les pièces, jusqu'aux mansardes, il ne s'arrêta qu'à celle de mon fils aîné, où il prit un carnet avec des notes relatives au discours que Haase avait fait au Cirque Royal (**N.d.T.** : Hugo Haase, co-président du groupe socialiste du reichstag, le 29 juillet 1914, date d'un autre discours, de Jean Jaurès, reproduit par Roberto J. **Payró**).

- *Cela date d'avant la guerre* – lui dit Roberto.

Il le laissa donc, passant aux mansardes, où les costumes de soldat de fantaisie, de cow-boy et d'autres, ainsi qu'un revolver-jouet de mon fils cadet (**N.d.T.** : Julio, portant des lunettes ; au centre sur la photo, plus bas), l'intriguèrent beaucoup. Il ouvrit des malles de linge, qu'il ne fouilla pas et, maladroitement, renversa une boîte avec de la poussière dorée, ce qui le fit rougir jusqu'à la racine des cheveux. C'est sur cet incident que prit fin la perquisition de la maison.

Revenu dans mon bureau, Scherer ordonna au *Juif* d'aller chercher une automobile et, avec l'*Américain*, il s'employa à empiler les papiers.

Le véhicule, conduit par deux soldats allemands armés de fusil, ne tarda pas à arriver ; l'un d'eux monta avec le *Juif* afin d'emporter ces liasses. Il en prit une partie, mais trop, et les documents tombèrent.

- *Un panier ne serait-il pas plus adéquat ? Autrement mes papiers vont courir de nouveaux dangers.*

- *Si vous avez l'amabilité d'en mettre un à notre disposition ...*

A ma demande, Maria Ana en apporta immédiatement un et le soldat y entassa mes pauvres papiers que je reverrais plus tard (**N.d.T.**<sup>(12)</sup>) mais que je ne récupérerais pas avant au moins plusieurs mois.

- *Ramènerez-vous le panier ?* – demanda mon

épouse avec une terrible ironie, qu'ils ne comprennent pas ou feignent de ne pas comprendre.

- *Oui, madame. Vous en doutez ?*
- *Et vous aller lire tous ces écrits ? Il s'y trouve de nombreuses choses intéressantes et hautement instructives.*
- *Vous croyez ?*
- *Vous verrez bien.*

Le panier ayant été descendu, le commissaire Scherer s'approcha mystérieusement de moi et me dit à voix basse :

- *Vous me ferez la faveur de m'accompagner au bureau, car nous devons vous demander quelques précisions.*
- *Je suis à votre disposition mais permettez-moi d'achever de me vêtir.*

Ils descendirent pour m'attendre tandis que je me remplissais les poches de cigarettes et de cigare, à toutes fins utiles, mettais quelques francs dans mon portefeuille et remettais le reste de l'argent à mon épouse. Tous les miens s'étaient regroupés à la porte.





Les voisins, invisibles, suivaient avec intérêt le déroulement de la scène, n'allaient pas tarder à diffuser la nouvelle de mon arrestation avec les variantes et modifications, amplifications et exagérations que leur imagination leur inspirerait.

Les soldats se trouvaient déjà dans l'automobile. Scherer me fit monter, me disant :

- *Prenez le bon siège (celui que vous préférez).*

Le *Juif* alla prendre le tram. Scherer s'assit à mes côtés et l'*Américain* sur le panier de papiers, que l'on avait placé à l'intérieur du véhicule.

Le conducteur – un des soldats – voulut mettre l'automobile en mouvement, mais c'est en vain qu'il actionnait la manivelle : le moteur ne voulait pas se mettre en marche.

- *Où est-ce que je pourrai voir mon père ?* – demanda Roberto.

- *A la rue de Berlaimont, numéro 30* – lui répondit l'*Américain*.

- *Ne voyez vous pas que même l'automobile proteste !* – s'exclama Maria Ana, riant nerveusement.

Le véhicule finit par démarrer.

- *Votre épouse a un bon sens de l'humour* – dit l'*Américain*, qui semblait saisir l'ironie.

- *Dans ma famille, nous sommes tous dotés d'un excellent humour* – répondis-je.

- *Cela rend la vie plus agréable.*

- *En effet.*

Dans la mesure où, contrairement à mes

habitudes, je m'étais levé tôt, je commençais à sentir que mon ventre était vide. Aussi, à quelques centaines de mètres de mon domicile, me suis-je permis de dire :

- *A propos de bonne humeur, et afin de contribuer à ce que je ne la perde pas, je suppose que vous me laisserez manger une bouchée, parce que j'ai relativement faim, et je crains ...*
- *Que craignez-vous ?* – demanda l'Américain, tendant l'oreille comme s'il attendait une terrible révélation.
- *Votre lenteur.*
- *Ah ! notre méthode !*
- *Si vous préférez.*

Ils parlèrent en allemand, se consultant et, ensuite, Scherer répondit :

- *Nous n'y voyons aucun inconvénient. Monsieur vous accompagnera.*

L'Américain descendit près de Sainte Gudule



Eglise de Sainte-Gudule, à Bruxelles.

et je poursuivis avec Scherer seul jusqu'à la rue de Berlaimont numéro 30 (**N.d.T.** <sup>(13)</sup>) en face d'une des façades latérales de la Banque Nationale.



Je montai derrière le commissaire qui me conduisit à son bureau et m'offrit une chaise.

## **PREMIER INTERROGATOIRE**

### III

En bas, il y avait une salle d'attente pleine de gens. La vieille maison négligée avait un escalier prétentieux en bois peint imitant le marbre. Les pièces étaient sales, sordides, presque sans meubles : des tables, des chaises, des planchers communs en bois vermoulu, sans tapis, des murs maculés au papier peint partant en lambeaux, des plafonds mouchetés, de la poussière partout.

Sur le mur du vestibule, on avait placardé deux avis manuscrits, qui n'étaient pas du tout rassurants : l'un disait qu'il était rigoureusement interdit de rendre visite aux détenus ; l'autre, que l'on ne fournissait à personne des informations sur la raison des arrestations effectuées.

Je passai un très long moment assis et dans un silence complet, fumant cigarette sur cigarette, pendant que Scherer, qui ne cessait de mâchouiller un cigare, remplacé dès qu'il arrivait au bout, constituait des piles avec mes papiers et publications qu'il extrayait méthodiquement du panier. Quand il eut terminé, il sortit, revint, ressortit, mais sans me laisser seul une seconde car, avant, il appelait quelqu'un qui écrivait dans le bureau contigu, afin qu'il me serve de garde-chiourme. Vers midi, les trois agents se réunirent et le commissaire Scherer procéda à mon interrogatoire, tandis que le *Juif* écrivait à la machine. Ils prélevèrent de ma carte d'identité les informations que l'on demande habituellement. (N.d.T. : il nous a semblé intéressant de reproduire la carte de presse de Roberto J. **Payró**, remontant à l'exposition universelle internationale de Bruxelles de 1910, en rappelant qu'il arrive en Belgique l'année précédente et emménage d'abord, le 05/09/1909, au 23 rue Defacqz à Ixelles)



Le nom de famille de mon épouse (N.d.T.: Bettini) fit que Scherer demanda :

- *Votre épouse est-elle italienne ?*
- *Non, argentine, comme moi.*
- *Avez-vous été décoré ?*
- *Oui.*
- *De quel ordre ?*
- *De l'ordre de la Couronne de Belgique (N.d.T.: chevalier<sup>(14)</sup>).*

3171

n. 319

93

6

Albert, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, Salut:

Voulant donner un témoignage de Notre  
bienveillance à M. Roberto Layro, publiciste  
argentin;

Sur la proposition de Notre Ministre des Affaires Étrangères,

Nous avons arrêté et arrêtons:

Art. 1. M. Roberto Layro  
est nommé Chevalier de l'Ordre de la Couronne

Art. 2. Il prendra rang dans l'Ordre à dater de ce jour.

Art. 3. Notre Ministre des Affaires Étrangères ayant l'administration  
de l'Ordre, est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 3 juillet 1914.

ps, Albert.

Par le Roi:

Le Ministre des Affaires Étrangères,

ps, J. Davignon

- N'avez-vous pas d'autres décorations ?
- Non.

- *Etes-vous journaliste ?*
- *Ecrivain.*
- *Mais vous écrivez dans les journaux ?*
- *Dans **La Nación** de Buenos Aires, depuis un quart de siècle. (N.d.T. : à partir du 9 décembre 1892)*
- *Avez-vous écrit des articles contre l'Allemagne?*
- *Contre ce que fait actuellement l'Allemagne.*
- *Tous contre ?*
- *Non. J'ai fait l'éloge, par exemple, de l'organisation, de la méthode, de la force, de l'armement de l'armée allemande.*
- *Et rien de plus ?*
- *Rien dont je me souviens pour le moment.*
- *Et vous ne pensiez rien de bon des Allemands?*
- *Je ne sais pas pourquoi je réponds à cet interrogatoire qui ne se réfère qu'à mes convictions intimes, qui sont intangibles.*
- *Vous pouvez refuser de répondre – objecta le Juif.*
- *Je préfère répondre, préservant mes droits.*

Scherer poursuivit l'interrogatoire.

- *D'où tiriez-vous vos informations ?*

Je n'allais pas me transformer en délateur, trahissant amis et connaissances qui me renseignaient (N.d.T. <sup>(15)</sup>). Aussi répondis-je :

- *Principalement des journaux et publications.*
- *Surtout français, à ce que nous avons vu.*

- *De tous ceux qui me tombaient sous la main : français, anglais, belges ou allemands.*
- *Allemands ? **La Belgique** ? (N.d.T. <sup>(16)</sup>)*
- *Et d'autres publiés en Allemagne.*
- *Avez-vous toujours été anti-allemand ?*
- *Loin de là ! J'en veux pour preuve que mes fils ont été éduqués dans des collèges allemands et que l'aîné a passé plusieurs années à la Realschule de Fulda (N.d.T. : vers 1908).*
- *Et vous êtes devenu ennemi de l'Allemagne à cause des prétendues atrocités commises par nos soldats ?*
- *Non, monsieur. C'est antérieur : depuis la violation de la neutralité belge (N.d.T. <sup>(17)</sup>), parce qu'il s'agit là d'une chose horrible.*
- *Ah ! C'est à partir de ce moment-là que vous avez changé ?*
- *Non, c'est l'Allemagne qui a changé.*

Là-dessus se termina l'interrogatoire du matin.

Le *Nord-Américain* me lut le procès-verbal que le *Juif* avait rédigé en allemand et que lui traduisit en français. J'écoutai la traduction, conforme à l'essentiel de ce que j'avais déclaré et, comme ils m'invitaient à le signer, je dis que je le ferais avec une restriction :

- *J'ai pour principe de ne pas signer un quelconque document que ce soit dont la teneur ne m'est pas connue parfaitement.*
- *Apposez toutes les restrictions que vous jugerez utiles.*



Je signai, donc, sous cette phrase en espagnol:

« *Je fais remarquer que je ne connais pas la langue allemande* ».

Ils tinrent un conciliabule à trois et, apparemment, ils commentaient mes déclarations car, soudain, l'*Américain* s'adressa à moi, suggérant que mon attitude lui paraissait étrange et injustifiée.

- *Je suis pacifiste* - lui répondis-je.

Ils se retourna, comme pour examiner une carte de Belgique fixée sur le mur et s'exclama :

- *Pacifiste ! Et vous défendez les incendiaires de villages et autres agglomérations !*

J'étais assis mais, me relevant à moitié de ma chaise, je protestai d'un ton aussi sec que résolu :

- *Halte là ! Nous n'allons pas discuter de cela ici!*

Aucun ne répliqua.

Pourtant ma réponse leur déplut autant que celle que je leur avais faite en disant que ce n'était pas moi mais bien l'Allemagne qui avait changé ; ils parlèrent entre eux, à voix basse, sans aucune agitation, se mettant sans doute d'accord.

- *Où souhaitez-vous déjeuner ?* – me demanda Scherer.

- *Cela m'est indifférent.*

- *Est-ce que le restaurant ... vous convient ?*

- *Je vous répète que cela m'est complètement indifférent.*

- *Bon. Vous signalerez ce qui vous conviendra.*
- *Merci beaucoup.*

Ce qui me confirma, en effet, que ma réponse leur avait déplu, c'est que le *Nord-Américain* renonça à m'accompagner et que Scherer détacha le jeune israélite comme garde-chiourme et commensal forcé.

## INVITE PAR LE KAISER

### IV.

Dès que nous fûmes dans la rue, mon *ombre* me redemanda où je voulais déjeuner.

- *Près d'ici, nous avons, par exemple, le Ravenstein, où l'on ne mange pas mal – lui dis-je –. Nous pourrions aller là.*

Mais en débouchant au coin de la rue – jusqu'alors je ne connaissais pas celle de Berlaimont –, je constatai que nous étions à un pas des Galeries Saint Hubert et, comme la faim me tenaillait, je demandai :



- *Cela reviendrait-il au même si nous nous rendions à la Taverne Royale ? Elle est toute proche et la cuisine y est excellente.*
- *Allons-y, dans ce cas. Mais je vous signalerai que je devrais vous amener au Mess des Officiers ... Cependant, on m'a donné pour instruction de vous laisser aller où vous vouliez. A titre d'exemple, samedi passé, j'ai dû accompagner un officier français, prisonnier en Allemagne, qui avait une permission de quarante-huit heures pour rendre visite à son père malade ; eh bien, j'ai dû l'amener au Mess des Officiers et je ne l'ai pas quitté un seul instant. Un officier a ensuite pris la relève...*

Sur ces paroles, nous sommes entrés à la *Taverne Royale*. On était mercredi, jour de Bourse, et les salles-à-manger réputées étaient plus bondées que jamais, surtout de riches provinciaux venus pour leurs affaires.

- *J'ai froid* – lui dis-je en m'asseyant –. *Cette matinée était crue.*
- *Prenez du vin chaud, prenez ce que vous voulez* – s'empressa-t-il de me suggérer –. *Vous ne devez pas regarder à la dépense.*
- *Passons commande !* – m'exclamai-je, en demandant aussitôt le menu.

Le *garçon* me le présenta et je commandai des oeufs à la russe, un filet de sole, une demi perdrix avec un cœur de laitue et une bouteille de

Bordeaux.

- *Vous me direz si mon déjeuner vous agrée ou vous commanderez autre chose qui vous convient mieux – dis-je au Juif en lui passant le menu.*

Il s'enthousiasma en voyant qu'il y avait des escargots et passa immédiatement commande d'un potage de légumes et d'une douzaine des susdits gastéropodes.

Nous commençâmes à manger en silence : il n'était pas possible d'échanger des confidences. Moi, surtout, cela m'incommodait qu'une connaissance me voie faire bon ménage avec un "espion" allemand, avec un odieux "boche". Mais Isaac avait envie de parler.

- *Je souhaiterais savoir d'où proviennent ces escargots – s'enquit-il.*
- *On en trouve en Belgique – expliquai-je –. Mais ceux-ci sont du type de ceux de Bourgogne. Ne vous êtes-vous pas emparé d'une partie de la Champagne ? ...*

Cette fantasque explication sembla être une illumination pour lui :

- *Mais c'est vrai ! – s'exclama-t-il.*

Ensuite, embarqué sur le train de la franchise par l'autre petit Français – celui de Bordeaux, d'un vieux cru et velouté –, sa langue commença à se délier :

- *La façon dont on vous traite est due au fait que nous appartenons à la haute police politique et*

*au fait que nous ne nous occupons que des affaires importantes.*

- *Je comprends, je comprends. De sorte qu'il existe plusieurs polices allemandes ? – demandais-je, en haussant la voix afin que les Belges des tables voisines puissent entendre.*
- *Oui, nous en avons trois : la police militaire, qui s'occupe des affaires du ressort de la guerre ; la police civile, qui est destinée au maintien de l'ordre ; et la police politique, dont les objectifs sont plus transcendants et qui ne dépend que du gouverneur général von Bissing, au degré supérieur, et de son propre chef dans l'immédiat. Nous relevons de cette dernière.*
- *Je ne sais pas si je dois vous féliciter ...*

Après une longue pause, il insinua que la vie devait être fort ennuyeuse pour moi.

- *Surtout en ne pouvant pas sortir du pays.*
- *Vous vous êtes néanmoins rendu en Hollande. (N.d.T. <sup>(18)</sup>)*
- *Oui, à la fin de l'année dernière. La guerre m'a surpris sans argent et je suis allé m'y mettre en communication avec mon pays afin que l'on m'envoie des fonds.*

A ce stade-là de la conversation, nous terminions les desserts et je demandai l'addition en même temps que le café.

Le garçon déposa des verres et présenta des liqueurs.

- *Prenez, ne vous privez pas ! – s'exclama Isaac.*

- *Merci mais ce n'est pas dans mes habitudes ; mais servez-vous.*

Je donnai un billet au *garçon*, qui me tendait l'addition.

- *Que faites-vous? – s'exclama mon garde-chiourme – On m'a donné l'ordre de payer le déjeuner.*

- *C'est bien possible mais je ne peux pas l'accepter.*

- *Pourquoi pas ? Tenez compte que ce n'est pas moi qui paie mais le gouvernement allemand.*

- *Raison de plus pour ne pas accepter.*

Cela parut surprendre très profondément Isaac, qui fit ensuite remarquer :

- *Vous me placez dans une situation extrêmement difficile. Je ne suis qu'un simple soldat et je dois me soumettre à la consigne au pied de la lettre. On m'a donné l'ordre de vous accompagner pour déjeuner à l'endroit que vous indiqueriez et de payer le déjeuner, à n'importe quel prix, sans regarder à la dépense.*

Et il brandissait un billet flambant neuf de cent marks.

- *Etant donné que je ne suis pas soldat, la consigne ne s'applique pas à moi.*

- *Mais vous allez contribuer à me faire*

*sanctionner.*

- *Rien de tel. Dites que je n'ai pas accepté le déjeuner et vos chefs comprendront clairement mon attitude.*
- *Je m'expose à de graves sanctions. Je suis soldat et on m'a ordonné de ...*
- *Eh bien, commandez-moi, si je suis sous vos ordres ... En tant que prisonnier, je peux me soumettre ; en tant qu'invité, pas.*

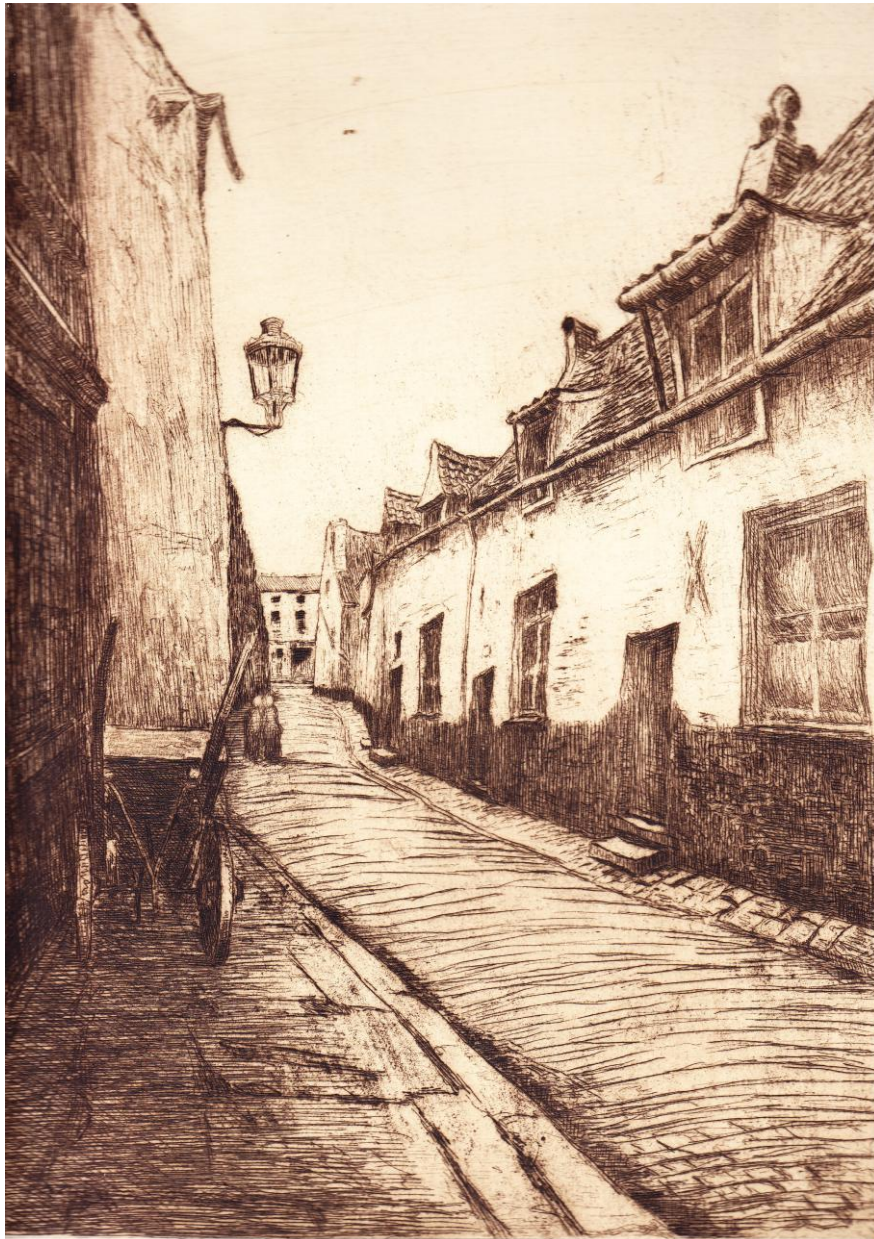
Pendant que le garçon me rendait la monnaie, le brave Isaac continua à se lamenter et à insister mais il finit par ranger le billet dans son portefeuille.

En sortant, je vis N. (**N.d.T.** : ?), que sa myopie empêcha de me reconnaître.

Nous sortîmes. Il faisait réellement froid.

- *Ces messieurs ne seront pas au bureau avant trois heures – me dit-il.*
- *Marchons un peu, question de nous réchauffer.*
- *De quel côté allons-nous ?*
- *De n'importe quel côté. Le but est de nous réchauffer.*

Nous nous mîmes à cheminer par des ruelles peu fréquentées, entre des maisons vétustes et sans style, dans un de ces quartiers qui, à un pas du centre de la capitale, ressemblent à un coin oublié de province. (**N.d.T.** <sup>(19)</sup>)



Bien que l'automne commençât à peine et que le soleil daignât se montrer de temps en temps entre les nuages, ces jours, d'un climat sujet à de brusques variations, étaient plus glacials que ceux de l'hiver, plus francs. Les vieilles maisons changeaient d'aspect à chaque instant : soit rébarbatives et farouches lorsque le soleil mettait leurs défauts indiscrètement en évidence ; soit paisibles, harmonieuses et enveloppées dans un certain mystère lorsque les gros nuages les



nimbaient de pénombres. Le temps me paraissait aussi incertain que moi-même ...

Et, bien sûr, nous parlâmes de la guerre. Pour lui, comme pour tous les Allemands, Guillaume II était plus qu'un saint, une sorte de dieu, obligé, en raison de la malveillance humaine, à empoigner les armes afin de la corriger.

- *La preuve qu'il ne voulait pas la guerre c'est que, quand elle a éclaté, il ne se trouvait pas en Allemagne.*
- *Le président de la République française n'était pas non plus en France – lui rétorquai-je –. Le Kaiser est responsable de ce qui arrive, car l'Autriche n'aurait pas fait ce qu'elle a fait à la Serbie sans son assentiment. Appuyer l'attitude de l'Autriche équivalait à déclarer la guerre, étant donné la situation où se trouvait la Russie.*

Le jeune homme opposait à mes affirmations les démentis les plus catégoriques. Il était convaincu que la France, la Russie et – plus que quiconque –, l'Angleterre, avaient tenté un coup de main afin de détruire la pacifique et laborieuse Allemagne.

- *Mais notez – objectai-je – que ni l'Angleterre, ni la France, ni la Russie n'étaient préparées, puisque l'Allemagne, en attaquant brusquement – ce que ses stratèges préconisent depuis tant d'années –, a pu arriver presque aux portes mêmes de Paris, et*

*ce, après avoir brisé la résistance de la Belgique.*

Je développai suffisamment le sujet pour avoir le plaisir de le mettre dans l'embarras, même si le personnage n'en valait pas la peine. De son côté, il soutint des arguments tels, que le plus ignare se serait rendu compte, en l'entendant, de la complète ignorance dans laquelle les subalternes allemands sont quant à l'origine et au déroulement des événements ; il en arriva à me dire que je me basais uniquement sur la lecture des journaux ennemis de l'Allemagne.

- *Vous vous trompez. Je me fonde sur les documents officiels qui ont été publiés et qui doivent être lus avec toute l'attention si l'on veut dégager la vérité. Entre autres, la soumission de la Serbie à presque toutes les impositions extrêmement exagérées de l'Autriche et l'insistance injustifiée de cette dernière, sont une preuve de la volonté préconçue de partir en guerre, naturellement avec la bénédiction et peut-être à l'initiative de l'Allemagne.*
- *Mais la Serbie n'a pas voulu que la justice autrichienne instruisse le procès de l'attentat de Sarajevo – répliqua-t-il triomphalement.*
- *Cela aurait équivalu à renoncer totalement à son autonomie, à son existence même en tant que nation. Mais elle est allée très loin dans les concessions, puisqu'elle a accepté la*

*collaboration de magistrats autrichiens. Il faut lire les documents, cher monsieur, il faut lire les documents et les juxtaposer, puis les comparer, article par article, comme je l'ai fait moi, impositions autrichiennes et soumissions serbes. Il faut par ailleurs tenir compte que, le 31 juillet (N.d.T. : 1914), Vienne a fait à Saint Pétersbourg des propositions admises par le gouvernement russe et qui auraient pu éviter la guerre, mais le Kaiser s'est interposé et a rendu inévitable l'envoi de son ultimatum à la Russie, bien que le tsar Nicolas eût demandé à l'empereur Guillaume d'être l'arbitre dans la querelle.*

Il se borna à hausser les épaules sans répondre.

Comme l'heure d'ouverture des bureaux approchait, nous reprîmes en silence le chemin de la rue de Berlaimont. Nous n'avions pas rencontré une seule de mes connaissances parce que, à ces heures-là, tout le monde mange à Bruxelles.

Lorsque nous avons pénétré à la *Kommandantur*, il n'y avait encore personne. Isaac m'a conduit à son bureau, dont le poêle laissait échapper des étincelles, au point qu'il dut ouvrir la fenêtre et les portes pour aérer la pièce surchauffée.

S'il était ce que les Français appellent un *mouton*, c'est-à-dire un faux-frère, chargé d'engendrer des indiscretions, je dois avouer en

son honneur qu'il n'était pas à la hauteur de sa tâche. Il n'était pas au courant des événements et capable de m'entraîner sur le terrain des explications ou des discussions et, encore moins sur celui des confidences. Je crois que tout un chacun se divertirait à l'évocation du festin gratuit, que le Kaiser l'ait payé ou que ce que soit moi.

De retour au bureau, il reprit de façon animée le fil de la conversation, excité par le bon Bordeaux, plus enivrant que la bière, et il m'offrit un cigare :

- *Il est très mauvais mais ils ne m'en donnent que trois par jour.*

Il me dit qu'il connaissait Bruxelles à fond, car il avait vécu longtemps dans la capitale belge, étant apparenté à ses « *principales familles* » ; ensuite, il commença à me raconter quelques-unes de ses aventures et observations, dont certaines étaient révélatrices de la mentalité du sbirre. Se rendant, par exemple, à Anvers à bord d'une de ces voitures-omnibus qui remplacent si mal le service de chemin de fer, il entend que l'un de ses compagnons de voyage, habitant dans les environs de Malines, affirmait que les Allemands avaient enterré vivant un nourrisson près de chez lui.

- *J'avais – continua Isaac – une mission qui ne souffrait aucun retard. Aussi, feignant d'être profondément convaincu de la véracité des faits et terriblement indigné, je lui dis que*

*j'étais belge, que je désirais en savoir plus et je lui demandai son nom et son adresse. En revenant d'Anvers, quelques jours plus tard, je me suis rendu chez lui et je l'ai arrêté.*

- *La méthode me paraît pour le moins expéditive.*
- *C'est que nous avons procédé à des vérifications, dont il ressort que ces prétendues atrocités et toutes celles que l'on attribue aux soldats allemands, ne sont que de viles calomnies.*
- *Halte là ! – répliquai-je – J'affirme pour ma part que si vous pouviez vous dépouiller de votre caractère d'agent de police et renoncer à tout esprit de vengeance, en étant crédible, les gens des villages que j'ai parcourus vous révéleraient ce qu'ils m'ont révélé à moi, et votre témoignage prouverait, comme ce sera le cas plus tard, que ces prétendues calomnies sont, malheureusement, on ne peut plus fondées.*

Abandonnant le terrain où, par la force des choses, il n'avait pas pied, il commença à me brosser, dans les tons les plus sombres, le portrait du caractère belge, tel que lui le comprenait. Il me parla de dénonciations faites par peur, de mensonges affirmés sous la foi du serment, de misères sans nombre, que l'on se complaisait à accumuler sur la tête de ce pauvre peuple sacrifié et martyr.

- *Un homme, un riche bourgeois – par exemple – dans la maison de qui nous avons trouvé quatre mille exemplaires de la **Libre Belgique**, m’a juré sur la tête de ses enfants qu’il ne connaissait pas leur existence. Mais lorsque nous lui avons dit que l’un de ses complices nous avait avoué qu’il les lui donnait pour les distribuer, il s’embrouilla, commença à trembler et finit par éclater en sanglots et passer aux aveux ...*
- *Mais où imprime-t-on ce journal ? – demandai-je ironiquement – Quels sont ses rédacteurs ?*
- *Ah, cela nous ne le savons pas encore – répondit-il candidement.*

J’aurais pu lui rétorquer que ces faiblesses, si elles étaient vraies, étaient largement compensées par les milliers d’actes d’abnégation et d’héroïsme dont j’avais connaissance de la part tant d’hommes que de femmes belges, mais cela m’aurait amené trop loin, précisément sur le terrain des confidences qu’il fallait éviter. Par ailleurs, à ce moment, revint le commissaire Scherer qui m’invita à le suivre dans son bureau. En sortant, je posai à Isaac une question que j’avais sur les lèvres depuis le début mais qui, pour obtenir un résultat, devait être posée à *brûle-pourpoint*.

- *Mon arrestation fait suite à une dénonciation de Buenos Aires (**N.d.T.** <sup>(20)</sup>), n’est-ce pas ?*  
Isaac hésita mais se ressaisit aussitôt et dit :
- *Non, non. Nous recevons tous les journaux ici.*

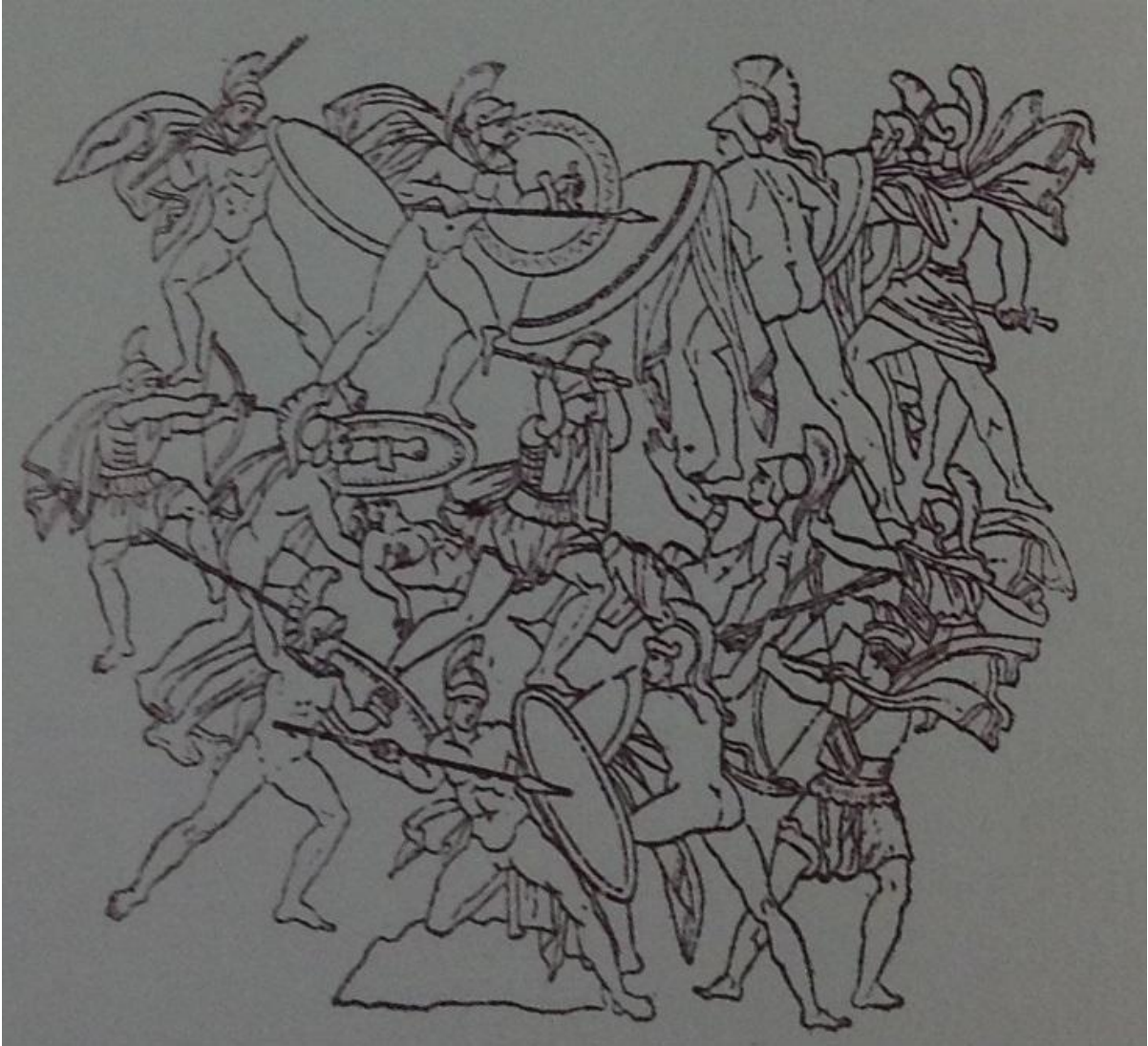
Il était évident que ce n'était pas le cas. Les Allemands, qui bénéficient de l'hospitalité de mon pays, m'avaient signalé aux autorités du leur afin que l'on me sanctionne pour avoir écrit la vérité. Par ailleurs, c'était ce que m'avait dit peu auparavant le diplomate ami, que j'ai évoqué plus haut.

Roberto J. **Payró**

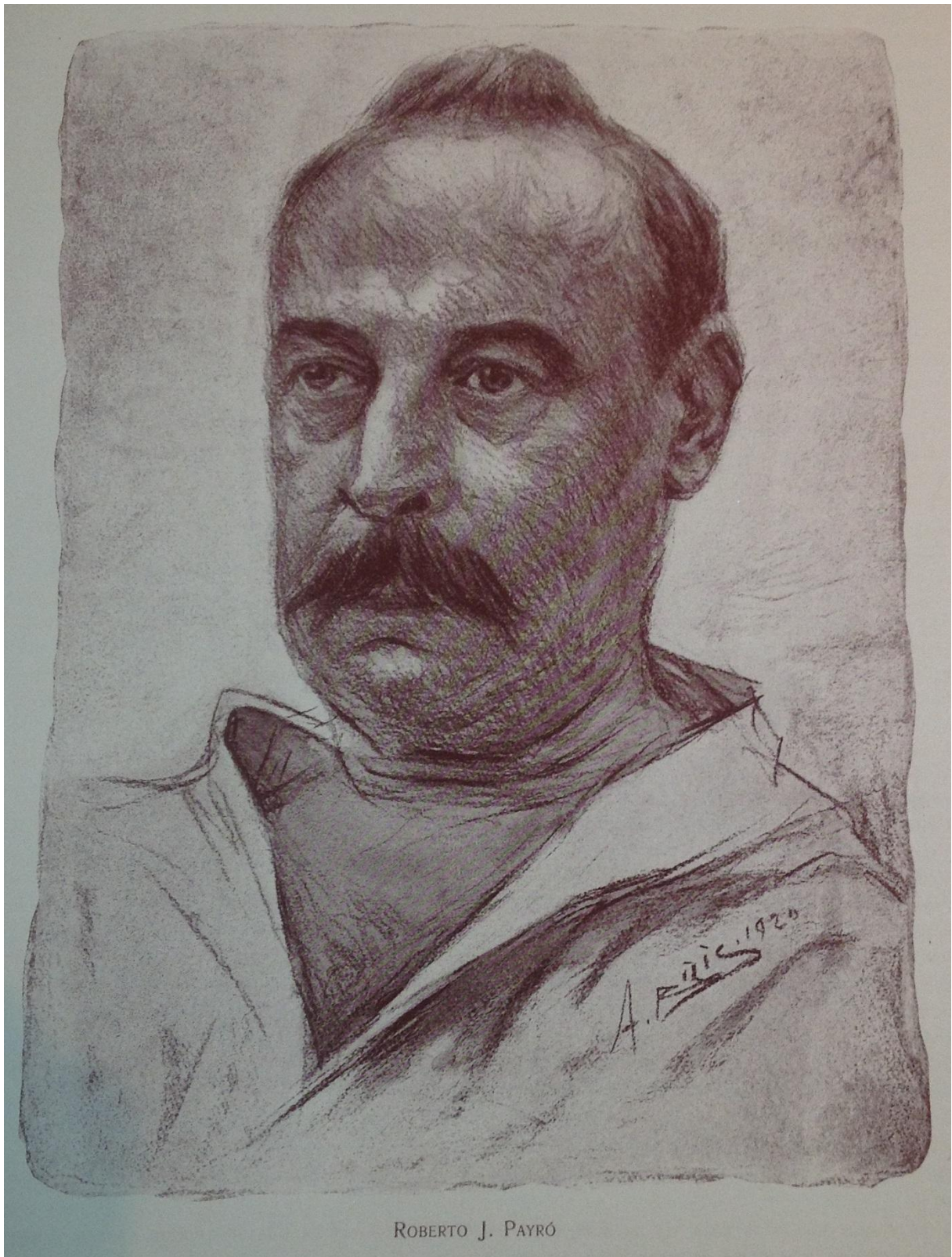
© 2018, Bernard GOORDEN, pour la traduction française

**Note de l' auteur.**

(1) Informé par Conrardt (**N.d.T.** : s'agit-il de Conrad ? ... Il est mentionné par Hugh Simons **GIBSON** et Brand **WHITLOCK**. Voir **INFRA**).







ROBERTO J. PAYRÓ

## Notes de Bernard Goorden.

Le texte figure dans Alberto **Gerchunoff** et Aarón **Bilis** (eds.), *El Album de la Victoria*, Buenos Aires, E. Danon, 1920, sans numérotation de pages. Voici le lien vers la version espagnole :

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20DOMINACION%20ALEMANA%20EN%20BELGICA%201915%20ALBUM%20VICTORIA%201920.pdf>

On peut compléter ce témoignage en lisant « *Roberto J. Payró : su arresto* (le 22/09/1915) *en Bruselas* », publié in **La Nación** del 15/12/1915. Version française:

<http://www.idesetautres.be/upload/19150922%20ARRESTATION%20PAYRO%20A%20BRUXELLES%20LA%20NACION%2019151215.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19150922%20ARRESTO%20PAYRO%20EN%20BRUSELAS%20LA%20NACION%2019151215.JPG>

« *Une primeur pour nos lecteurs. Sous l'Occupation : M. Roberto J. Payró* » in **Le Cri de Belgique** (organe hebdomadaire des intérêts belges dans l'Amérique du sud) ; Buenos Aires ; 17 janvier 1920, N°223 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19150922%20ARRESTATION%20PAYRO%20CRI%20DE%20BELGIQUE%2019200117.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19150922%20ARRESTATION%20PAYRO%20CRI%20DE%20BELGIQUE%2019200117.JPG>

<sup>(1)</sup> Voyez, de Roberto J. **Payró**, « *La actuación*

*del Doctor Blancas*” (en Belgique, durant la première guerre mondiale), publié in **La Nación**, de Buenos Aires, le 17/2/1919. Version française : <http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20ACTION%20DOCTEUR%20BLANCAS%201914-.pdf>

<sup>(2)</sup> Liens vers les textes, traduits en français, de Roberto J. **Payró** (1867-1928) relatifs à la **guerre 1914-1918** en Belgique :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20ARTICLES%20BELGIQUE%20GUERRE%201914-1918%20AVEC%20LIENS%20INTERNET.pdf>

On peut les télécharger par date (19140804 pour 4 août 1914) sur [www.idesetautres.be](http://www.idesetautres.be)

<sup>(3)</sup> Afin d’avoir une idée du « *moyen sûr pour faire sortir ma correspondance* » et des « *honnêtes porteurs que l’on trouvait au début* », lisez la traduction française de Roberto J. **Payró** « *Monsieur Dagimont. Correo del soldadito belga (1-6)* », in **La Nación** ; 14-19/07/1915 :

<http://www.idesetautres.be/upload/191411-12%20PAYRO%20MONSIEUR%20DAGIMONT%20CORREO%20SOLDADITO%20BELGA%20FR.pdf>

<sup>(4)</sup> Roberto J. **Payró** dit « *je me rendais à une réunion avec mon cher ami le ministre ...* ». Le pays est probablement les **Etats-Unis** et, en l’occurrence, il s’agirait dès lors de Brand WHITLOCK. Au moins, à partir du 9 octobre 1914, **Payró** a des contacts avec les Nord-

Américains (Dannie Heineman, ...) restés à Bruxelles. Voyez la version française de :

<http://www.idesetautres.be/upload/19141009%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

(5) S'il s'agit de l'ambassadeur Brand Whitlock des Etats-Unis, « *un de ses collègues, un jeune homme distingué, avec qui j'avais sympathisé* » pourrait être Hugh **GIBSON** (né en 1883, il a alors aux alentours de 32 ans). JUSQUICI

(6) « *une personne, en qui j'ai confiance* » (a GIBSON) puede ser **Conrad**, colaborador en la « *Politische Abteilung* » con quien trabajaba muy a menudo (Voir **INFRA**).

(7) « *tout ce que j'avais envoyé avait été publié* ». On a perdu au moins ce qui est relatif aux dates des 8-12 août 1914. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140812%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf>

(8) Voir témoignage (*Indicateur* du Ministère des affaires étrangères, référence P15625, 02/10/1919) :

**COPIE** = transcription d'une lettre du 30/9/1919 d'**Alexis SLUYS** concernant Mr. R. J. PAYRO homme de lettres, correspondant de **LA NACION**, de Buenos Ayres (République Argentine)  
point 4 :

<http://www.idesetautres.be/upload/ALEXIS%20SLUYS>

[YS%20TRANSCRIPTION%20LETTRE%20MANUSCRITE%2019190930.pdf](http://www.idesetautres.be/upload/ALEXIS%20SLUYS%20LETTRE%20MANUSCRITE%2019190930.pdf)

<http://idesetautres.be/upload/ALEXIS%20SLUYS%20LETTRE%20MANUSCRITE%2019190930.zip>

<sup>(9)</sup> « *des projets de travaux futurs, n'ayant rien à voir avec la guerre* » : par exemple, **Le capitaine Vergara** (1925), roman historique. Voir, e. a. :

<http://www.idesetautres.be/upload/CAPITAN%20VERGARA%20PAYRO%2046%20CHAPITRES%20TABLE%20MATIERES%20AVEC%20LIENS%20INTERNET.pdf>

<sup>(10)</sup> **FIDELIS** (Albert van de Kerckhove) ; **L'histoire merveilleuse de La Libre Belgique** (Préface de Son Excellence Brand Whitlock) ; Bruxelles, A. Dewit ; 1919, XVII-292 pages :

<http://uurl.kbr.be/1007167?bt=europeanaapi>

**ISTORICOS** (Pierre Goemaere) ; **L'histoire de La Libre Belgique clandestine** ; Bruxelles, F. Piette éditeur ; 1919, 166 pages + 10 hors texte.

Présente notamment une « *Table des articles inédits* » publiés (N°1 à 171), aux pages 117-136.

<http://www.idesetautres.be/upload/ISTORICOS%20HISTOIRE%20LIBRE%20BELGIQUE%20CLANDESTINE%201919.pdf>

Paul **Delandsheere** ; **La Libre Belgique : histoire des origines de la "Libre Belgique" clandestine** (« *interview* » d'Eugène van Doren par Paul Delandsheere) ; Bruxelles, Librairie Albert

Dewit ; 1919, 76 pages :

<http://www.idesetautres.be/upload/HISTOIRE%20ORIGINES%20LIBRE%20BELGIQUE%20CLANDESTINE%20DELANDSHEERE%20VAN%20DORE N%201919.pdf>

<sup>(11)</sup> « *Espions allemands, opérant à Bruxelles, qui s'étaient fait photographier. Des reproductions de la photographie furent tout de suite vendues en cachette à Bruxelles* ». Voir page 285 de Lisez « *Les déportés politiques (Souvenirs d'un condamné)* » par Camille **MATHY**, chapitre 23 (pages 281-291, 1<sup>ère</sup> partie) de **Nos héros morts pour la patrie. L'épopée belge de 1914 à 1918 (histoire et documentation). Tableau d'honneur des officiers, sous-officiers, soldats, marins et civils, tombés pour la défense des foyers belges.** (Ouvrage publié ... sous la direction générale de René LYR ...) ; Bruxelles, E. Van der Elst ; 1920, 370 pages (1<sup>ère</sup> partie) + 160 pages (2<sup>ème</sup> partie) + 75 pages (3<sup>ème</sup> partie) + 31 pages (4<sup>ème</sup> partie) :

<http://www.idesetautres.be/upload/DEPORTES%20POLITIQUES%20BELGES%201914-1918%20MATHY%20NOS%20HEROS%20LYR..pdf>

<sup>(12)</sup> Julio E. Payró, son fils cadet, dit, dans la **Prefacio** au **Diablo en Bélgica** (de Roberto J. Payró, 1953) : « (...) *la mise sous séquestre de tous ses papiers, quel que fût le sujet traité : saisis sans discernement sur son bureau par la police allemande, ils furent emportés à Berlin, où ils restèrent*

*jusqu'à ce que la Commission Interalliée pour la Récupération les trouve en 1920 et les restitue à son propriétaire »* (pp. 8-9)

<http://www.idesetautres.be/upload/JULIO%20PAYRO%20PREFACE%20DIABLO%20EN%20BELGICA%20ROBERTO%20PAYRO%20FR.pdf>

<sup>(13)</sup> La photographie « *Devant la commandantur* » provient de :

<http://www.14-18.bruxelles.be/index.php/fr/vie-quotidienne/occupation/occupation-galerie?start=112>

<sup>(14)</sup> Le 31/07/1914, Roberto J. **Payró** est décoré de l'Ordre de la Couronne (de Belgique) :

<http://idesetautres.be/upload/19140731%20PAYRO%20CHEVALIER%20ORDRE%20COURONNE.zip>

<sup>(15)</sup> Parmi les amis et connaissances qui lui fournissaient des informations, il y avait Alexis SLUYS, déjà cité, et Auguste VIERSET (1864-1960) qui lui a fourni celles pour « *Un ciudadano ; el burgomaestre Max* » (1-5 ; in ***La Nación*** ; 29/01-02/02/1915), articles traduits par nos soins.

Alexis **SLUYS**, « ***M. Adolphe MAX, bourgmestre de Bruxelles. Son administration du 20 août au 26 septembre 1914 et sa détention en Allemagne*** » (1918) :

[http://www.idesetautres.be/upload/SLUYS\\_ADO LPHE%20MAX.pdf](http://www.idesetautres.be/upload/SLUYS_ADO LPHE%20MAX.pdf)

Auguste **VIERSET**, ***Adolphe MAX*** (« *Sous*

*l'occupation allemande* » (1934 ; pp. 29-71) :

<http://www.idesetautres.be/upload/VIERSET%20A%20DOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

<sup>(16)</sup> Concernant le quotidien **La Belgique**, lisez de Roberto J. **Payró**, la traduction française de « *La prensa durante la Ocupación* », in **La Nación** ; 13/06/1919 :

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20PRENSA%20DURANTE%20OCUPACION%20FR%20019190613.pdf>

<sup>(17)</sup> Il faut lire de Roberto J. **Payró** la traduction française « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; neutralidad de Bélgica* (20-25) » ; in **La Nación** ; 07-12/12/1914 :

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

<sup>(18)</sup> « *Vous vous êtes rendu en Hollande* ». Roberto J. **Payró** lui-même, agissant à visage découvert, dans « *Deux représentants argentins tués dans la guerre* », traduction française de l'article (dénonçant notamment les massacres de Dinant) paru dans **La Nación** du 17/11/1914 et daté d'Amsterdam le 20/10/1914) :

<http://www.idesetautres.be/upload/19141020%20PAYRO%20DEUX%20REPRESENTANTS%20ARGENTINS%20TUES%20DANS%20LA%20GUERRE.pdf>



Les deux représentants argentins tués étaient respectivement R. HIMMER (à Dinant, le 23/8/1914) et J. LEMAIRE (à Anvers, le 7/10/1914).

<sup>(19)</sup> L'illustration de la rue bruxelloise (Quartier de la rue de Flandre / Rue du Pays de Liège / vue perspective) est la planche N°7 de René **Van De Sande**, extraite des **Vieux coins de Bruxelles** (eaux-fortes originales, texte introductif de Charles Pergameni ; Bruxelles, Rossignol & Van Den Bril ; **1912**, 13 pages, 12 planches, 50 cm) dont nous avons présenté deux types de reproductions (version « zoomée » des eaux-fortes dont l'original a été déposé sur la vitre du scanner et, par ailleurs, photographies) :

<http://www.idesetautres.be/upload/VANDESANDE%20VIEUX%20COINS%20BRUXELLES%201912.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/RENE%20VANDESANDE%20VIEUX%20COINS%20BRUXELLES%2012%20EAUX%20FORTES%201912%20SANS%20TEXTE%20PERGAMENI%20.pdf>

<sup>(20)</sup> Deux réactions aux articles de Roberto J. **Payró**.

En Argentine, **La Nación**, du 20/11/1914 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19141120%20AVISO%20DIARIO%20LA%20NACION.jpg>

En Allemagne, « *Gegen Lüge und Verleumdung* » in **Kölnische Zeitung**, el 7/1/1915 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19150107%20EGEN%20LUEGE%20UND%20VERLEUMDUNG%20KOELNISCHE%20ZEITUNG.jpg>

### Remerciements.

Nous avons pu reproduire les photographies de la famille **Payró** grâce à l'amabilité du petit-fils de l'auteur, Roberto Pablo **Payró** (décédé le 19/7/2017).

Par ailleurs, nous avons trouvé ce document grâce au Docteur María Inés TATO, chercheuse indépendante du Consejo Nacional de Investigaciones Científicas y Técnicas à l'Instituto de Historia Argentina y Americana "*Dr. Emilio Ravignani*", où elle coordonne le Grupo de Estudios Históricos sobre la Guerra. Vous devez découvrir : María Inés **TATO**, ***La trinchera austral. La sociedad argentina ante la Primera Guerra Mundial*** (Rosario, Prohistoria Ediciones ; 2017, 144 p. ; « Historia Argentina », 31). Aperçu : <http://www.idesetautres.be/upload/TATO%20MARIA%20INES%20TRINCHERA%20AUSTRAL%20SOCIEDAD%20ARGENTINA%20ANTE%20PRIMERA%20GUERRA%20MUNDIAL%20INDICE%20INTRODUCCION%202017.pdf>

### Conrardt o Conrad.

Herr **Conrad** était le chef de la chancellerie de von der Lancken dans la *Politische Abteilung*.

Voir à la page 211 du **chapitre X** (« *La tragédie de la guerre. La guerre des francs-tireurs en Belgique. Les déportations d'ouvriers. L'affaire Cavell* » ;

pages 188-214) des **Mémoires (Partie II : Bruxelles, 1914-1918)** du Baron von der LANCKEN (« **Mes trente années de service** », traduit de l'allemand par Maurice Tenine ; Paris, Librairie Gallimard ; 1932, 253 pages ; *Meine dreissig Dienstjahre* ; 1931) :

<http://www.idesetautres.be/upload/VON%20DER%20LANCKEN%20MEMOIRES%20CHAPITRE%2010%20BELGIQUE%201914-1918.pdf>

Voir Hugh Simons **GIBSON** (1883-1954 ; Secretary of the American Legation in Brussels, 1914) ; ***A journal from our Legation in Belgium***; New York ; Doubleday, Page & Company Garden City; 1917 :

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

14 octobre 1914 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19141014%20HUGH%20GIBSON%20JOURNAL%20FROM%20OUR%20LEGATION%20IN%20BELGIUM.pdf>

19 novembre 1914 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19141119%20HUGH%20GIBSON%20JOURNAL%20FROM%20OUR%20LEGATION%20IN%20BELGIUM.pdf>

De l'arrestation de Edith CAVELL, le 5 août 1915 jusqu'à son exécution, le 12 octobre 1915 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19150805-19151012%20HUGH%20GIBSON%20JOURNAL%20FROM%20OUR%20LEGATION%20IN%20BELGIUM.pdf>

Voir aussi Brand **WHITLOCK**, ***La Belgique sous***

***l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*** (traduction française partielle de ***Belgium under the German Occupation: A Personal Narrative***).

Voir la traduction française sous le titre « *Anvers est tombé !* » (chapitre 44 de 1914) du chapitre 50 (« ***Antwerp has fallen !*** ») :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%20CHAPITRE%2044.pdf>

Voir la traduction française du chapitre 54 (« ***The C.N. and the C.R.B.*** ») du volume **1** :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%20CHAPITRE%2047.pdf>

Voir la traduction française du chapitre 70 (« ***The ravitaillement*** ») du volume **1** :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%201915%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%20CHAPITRE%2008.pdf>

Voir la traduction française du chapitre 1 (« ***Edith Cavell*** ») du volume **2** :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201915%20CHAPITRE%2023.pdf>

Voir la traduction française du chapitre 2 (« ***The night of the execution*** ») du volume **2** :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201915%20CHAPITRE%2024.pdf>

Voir la traduction française sous le titre du chapitre 3 (« **An ex-post-facto edict** ») du volume **2** :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201915%20CHAPITRE%2025.pdf>

Voir la traduction française du chapitre 5 (« **The reaction** ») du volume **2** :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201915%20CHAPITRE%2027.pdf>

Voir la traduction française sous le titre «*L'organisation du gouvernement général* » du chapitre 61 (« *Organization of the General Government* ») :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%20CHAPITRE%2002.pdf>

Voir « *La guerre à outrance* », chapitre 2 de 1917, traduction française du chapitre 40 (volume 2 : « *The end's beginning* ») :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201917%20CHAPITRE%2002.pdf>